

SOPHIE LOUBIÈRE
Dans l'œil
noir
du corbeau

NEO

le
cherche
midi

Dans l'œil noir du corbeau

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

La Petite Fille aux oubliettes, Balcine, « Le Poulpe », 2000.

Je ne suis pas raisonnable, Balland, 2001.

Dernier parking avant la plage, Les Belles Lettres, « Le Grand Cabinet noir », 2003. Gallimard, « Folio policier », 2004.

Pour en finir avec les hommes (et la choucroute), Balland, 2004.

NOUVELLES

Petits polars à l'usage des grands, Librio, 2000.

DIVERS

Éléphanfare, livre pour enfants illustré par Olivier Latyk,

Albin Michel-Jeunesse, « L'humour en mots », 2003.

Petit atelier de bricolage (de plage), illustré par Laurent Silliau,
Ginko, « Biloba », 2008.

Sophie Loubière

Dans l'œil noir du corbeau

COLLECTION **Néo**
dirigée par Hélène Oswald

cherche
midi

DIRECTION ÉDITORIALE: Arnaud Hofmarcher

COUVERTURE: Marc Bruckert

PHOTO DE COUVERTURE: © Sophie Loubière

© le cherche midi, 2011

23, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

Vous pouvez consulter notre catalogue général et l'annonce
de nos prochaines parutions sur notre site Internet:

www.cherche-midi.com

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

ISBN numérique: 978-2-7491-2170-3

À Bruno

RECETTE DE LA SOUPE AUX CORBEAUX

Prendre une marmite en fonte avec deux anses.

La remplir de deux litres d'eau.

*Ajouter un morceau de flanchet, un rondin (avec son os à moelle),
un morceau de paleron ou de macreuse,*

cinq carottes,

deux oignons piqués de clous de girofle,

un bouquet garni,

trois poireaux,

et des pommes de terre en fin de cuisson.

Vider et nettoyer les deux corbeaux.

Les passer à la flamme.

Les accrocher avec du fil de fer à chaque anse de la marmite.

*Mettre l'ensemble sur la braise, les volatiles suspendus à une
quinzaine de centimètres de la braise.*

Contrôler régulièrement la cuisson.

Lorsque la chair se détache des os, retirer le tout.

Réserver les corbeaux.

*Retirer la viande, les légumes, le bouquet garni et filtrer le
bouillon.*

*Le bouillon sera servi en début de repas avec du pain tartiné de
moelle et d'un peu de sel de Guérande.*

*Le flanchet, le rondin, le paleron et les légumes sont ensuite
servis.*

On accompagne ce plat de moutarde ou de cornichons.

Mise en bouche

C'est un joli cadavre.

Du bout des doigts, Bill touche le ventre encore tiède. Le petit corps repose sur le ponton de bois craquelé où l'homme s'est assis, à côté d'une grosse pierre. Les jambes de Bill se balancent dans le vide au-dessus de l'eau grise. Ses talons se télescopent. Un à un, des morceaux de terre agglutinés sous les semelles de ses bottes en caoutchouc tombent dans l'étang. Bill ne porte rien d'autre qu'une vieille veste en daim marron doublée de fourrure et une paire de bottes usées.

Le soleil blanchit les cimes décharnées des séquoias de l'autre côté du plan d'eau. Les ramures sont brisées, la forêt a souffert durant la dernière tempête. On distingue nettement le trajet emprunté par la tornade à travers les bois, à l'opposé de la maison. Des branches s'enchevêtrent sur le sol, rendant impraticable le sentier qui dessine un ovale autour de l'étang et du bungalow. Bill va devoir débroussailler, retirer les branchages gorgés d'eau barrant la rive, mettre le bois à sécher, abattre puis tracter les plus gros arbres déracinés jusqu'à la route. Des semaines de labeur pour un homme seul. Il faudrait revenir au printemps, ne pas attendre que les ronces s'enroulent autour des débris, fabriquant d'inutiles casse-tête parés de fougères.

Bill penche sa barbe sur le petit cadavre.

Oui, vraiment, il est joli.

L'homme pourrait s'en réjouir. Assis à l'extrémité du vieux ponton, les talons de ses bottes battant l'air, il a

tout d'un gamin, un garnement de quatre-vingt-dix kilos avec des poils coriaces accrochés aux joues. Bill n'avait jamais réussi un coup pareil. Directement à la tête. Ploc ! Merci, m'dame ! L'arme est dans la poche de sa veste de campeur, au chaud. Une relique. La première fois qu'il l'a tenue entre ses mains, Bill s'en souvient. Elle lui fut offerte par beau temps. Un premier jour de printemps sur Sunset débarrassé de ce damné brouillard. Assis sur son vélo jaune, Bill regardait deux oiseaux traverser un ciel bleu aussi limpide que ses yeux. Leurs becs noirs fendaient l'air comme la pointe d'un couteau et l'enfant plissait les paupières sous la paume de sa main gauche. David Rainbow, le père de Bill, était dans le garage avec Mrs Daisy Swabs, la voisine à longues jambes. Il avait aménagé là un petit atelier de menuiserie. Mrs Swabs en était sortie un peu avant l'heure du goûter avec son sac à main laqué blanc, les yeux brillants. Le menuisier l'avait suivie d'un pas lourd, rajustant sa casquette. Un instant auparavant, alors qu'il tournait autour de la maison sur sa bicyclette, Bill avait entendu s'entrechoquer les bords remplis de vis et de boulons posés sur l'établi. Son papa travaillait bien. Pour remettre d'aplomb des chaises capricieuses et des tables branlantes, rafistoler des armoires à linge désarticulées, David Rainbow était ce qui se faisait de mieux dans le secteur. Il tenait sa réputation auprès des ménagères de St Francis Wood, toutes mariées à des flics ou des pompiers. Il œuvrait aussi sur commande pour un magasin de meubles de San Francisco. Question fabrication, c'était impeccable. Pour le pognon, on était loin du compte. Lassitude au cœur, paresse de l'âme, le menuisier répugnait à achever ses ouvrages. Les délais de livraison se comptaient en semaines. David Rainbow faisait perpétuellement crédit et ne tenait aucun livre de comptes. C'est pour cette raison que la maman de Bill avait dû trouver un travail de secrétaire et se rendait du lundi au vendredi au QG des flics de San Francisco, 850,

Bryant Street, avec son gilet rose, son cabas en macramé et un petit en-cas enroulé dans de la Cellophane.

– Devine ce que Daisy t’a rapporté !

C’est ce jour-là que Bill avait eu le lance-pierre. Mrs Daisy Swabs l’avait acheté dans un drugstore sur Market. Il avait regardé l’objet avec circonspection. Il était fait d’une lanière en caoutchouc et d’un manche en bois verni. Bill avait demandé si le lance-pierre était bien pour lui, puis il avait lâché son vélo pour saisir délicatement son cadeau et murmuré « merci, m’dame » à l’attention de Mrs Daisy Swabs pendant qu’elle lissait du plat de la main quelques plis formés dans sa robe à pois rouges.

– Viens, p’tit con ! On va s’entraîner.

Bill avait ensuite suivi son père au fond du jardin, sous le fil à linge.

– Faut trouver des trucs sur quoi tirer. Attends.

Le père avait disparu dans la cuisine. Il en était revenu avec quatre bouteilles de bière. Bill avait armé son lance-pierre et mordu sa langue.

C’était un jeudi.

Le fil à linge était situé à environs huit mètres de la maison.

Bill n’atteindrait jamais aucune cible.

Les cailloux atterriraient derrière les bouteilles de bière alignées sur une caisse en carton ou finiraient dans les draps suspendus plus loin. Le petit Bill n’y voyait guère, ébloui par la réverbération du soleil sur les draps blancs, et ses tirs malhabiles provoquaient l’hilarité du père. Tous deux riaient, genoux écartés, frappant leurs cuisses du plat de la main.

Vers 17 heures, le jeune garçon était monté dans sa chambre en courant. Il avait jeté le lance-pierre au fond de son placard à vêtements, derrière des boîtes à chaussures, souhaitant ne jamais remettre la main dessus, puis il s’était écroulé sur son lit, emporté par un sommeil singulier.

Parce qu'il avait vomi dans la cuisine et que ça n'allait pas plaire à sa maman. Il avait régurgité la bière que son père lui avait fait boire dans le jardin. Bill se souvient très bien de ce jour-là. Du rire de son père et du sien mêlés. Du bruit mat des cailloux cognant les draps. De l'éclat du soleil sur les bouteilles de bière.

Sa maman était rentrée du travail avec ses chaussons.

Bill avait sept ans.

Jamais il n'avait entendu un tel cri retentir dans la maison.

Depuis qu'il s'est assis sur le ponton, Bill n'a vu aucun oiseau pénétrer le ciel. Le soleil n'est plus qu'une lueur confuse à l'horizon. Au crépuscule, l'étang exhale un parfum d'humus et de limon dans un déluge de croassements. Bill hume la fraîcheur du soir. Derrière le bungalow, sous les pattes d'un raton laveur, un craquement de brindilles résonne comme un claquement de fouet.

L'homme tire d'un coup sec sur la corde bleue en nylon posée sur ses genoux. Il fabrique un nœud coulant. Le bleu vif de la corde tranche sur la blancheur du ponton. La corde est fixée à la grosse pierre. Bill retire sa veste et frissonne. Son corps nu exhibé, il est vulnérable à la brise. Seuls ses pieds conservent un peu de chaleur au fond des bottes. Pas un corbeau dans le ciel. Pas même le hululement sinistre d'un volatile. La forêt a fait vœu de silence. Bill frémit de la tête aux pieds. Une vapeur tiède s'échappe de sa bouche. Le panorama s'assombrit. Il va faire nuit. À deux mètres du ponton, parmi les roseaux sauvages, on ne distingue plus la chevelure blanche de la dame de l'étang dont les boucles lisses caressent la surface de l'eau. Depuis combien de temps est-elle là ? Combien d'années à l'attendre ?

Passer la corde autour du cou.

Saisir la grosse pierre à deux mains.

La tenir au-dessus de l'eau.
Fermer doucement les yeux.
Retenir sa respiration.

Quelque chose a bougé. Comme un frôlement de sa joue gauche. Bill soulève les paupières : le petit cadavre a disparu. Au-dessus de lui, l'oiseau s'envole à tire-d'aile, dessinant de folles circonvolutions dans le ciel. Bill repose la pierre sur le ponton. Un malin, le piaf ! se faire passer pour mort alors qu'il était peut-être juste un peu sonné. Tout à l'heure, quand Bill l'avait visé, le caillou n'avait donc pas frappé la tête.

Comme à regret, l'homme remet sa veste, puis il tire de la poche gauche le lance-pierre, le soupèse, sourit. Objet de malheur pour un fils de bon à rien. Pas le jour pour mourir. L'arme tourbillonne dans les airs avant de frapper la surface de l'eau. La dame de l'étang dînera seule ce soir.

Anne tient sa tête penchée en avant. À genoux, les coudes en appui sur la cuvette, elle ignore si elle doit encore pousser deux doigts au fond de sa gorge. La nausée s'accroche, l'oblige à fixer le blanc de l'émail et il n'y a personne à ses côtés pour lui tenir le front ou caresser ses cheveux.

Anne glisse mollement contre le mur des toilettes, y appuie sa tête, referme ses bras autour des genoux, soupire. Un instant, la vie lui est supportable.

Dans le miroir rococo suspendu au-dessus des lavabos en marbre rose apparaissent des joues pâles et deux yeux cobalt. Rincer la bouche avec de l'eau fraîche au robinet. Remaquiller tout ça. Défroisser la robe en lin tomate. Replacer le flacon de savon liquide de telle façon qu'il soit exactement entre les deux vasques. Récupérer la paire de mules en satin doré abandonnée dans les toilettes. Se redresser. Rejoindre les convives sur la terrasse du Relais et Châteaux. D'un pas gracieux, atteindre le buffet aménagé en arc de cercle pour le mariage, rejeter la tête en arrière, et contempler cet assortiment de fromages du terroir en exposition sur un lit de paille orné de feuilles de vigne.

– Mademoiselle ?

Un serveur lui tend une assiette. Chèvre, brebis, camembert et vacherin. Il ajoute un petit pot de gelée de thym et un autre de confiture de figes pour égayer les fromages frais.

– Cela vous convient-il ?

Anne tend la main.
Manger.

Mathieu Gandrange. Un homme au lait cru. Pour leur mariage, il y a seize ans, Mathieu s'était assuré que *Le plateau des fromages de nos régions* figurait au menu du repas de noce. C'était un restaurant du dimanche du côté de Ligny-en-Barrois, quelques amis, peu de famille, Anne portait un tailleur blanc à épaulettes, Mathieu faisait le choix d'une part de fourme d'Ambert. Le gâteau des mariés, gonflé de crème au beurre, avait la forme d'une caméra. Une trouvaille du pâtissier avec lequel jadis Mathieu avait joué au Lego et collé des rustines sur des chambres à air de vélos nécessaires à toutes sortes d'acrobaties. Les collègues de France 3 Régions étaient venus filmer les alliances. L'animatrice de l'émission « Une journée en Lorraine » épousait son réalisateur, ravissant sujet de clôture pour une édition du journal local.

Anne possédait alors la faculté de croire au contentement. Être *réalisée* par un mari lui convenait parfaitement. Comme une coquille de noix à la merci du courant d'un ruisseau, elle laissait Mathieu diriger sa vie. Anne a conservé de cette période une aptitude propre aux hôtes d'accueil : sourire à toutes occasions. Marque indélébile de félicité. Son reflet croit aux artifices. Certains dimanches, parce que son mari l'y conduisait, Anne respirait les parfums de la forêt de Haye, scrutant les sous-bois humides pour y dénicher quelques champignons, frottant ses pantalons aux herbes hautes, caressant la mousse au pied des arbres. Un homme, alors, la tenait par la main. La beauté d'Anne l'emportait sur la dureté de son regard. Rien ne pouvait laisser imaginer que son âme fuyait l'apocalypse.

La nouvelle épouse de Mathieu traverse la terrasse dans une robe de grossesse couleur topaze. Devant un

invité, elle agite le tulle torsadé en corolle autour de ses épaules avec un sourire, prend doucement le bras de son époux lorsqu'il rit trop fort, reluque avec envie les chaises longues alignées sur le jaune sablonneux des cailloux, avale une gorgée d'eau pétillante en retenant un rot, cajole son ventre majestueux. Anne est fascinée par l'ondulation des volants autour des épaules de la mariée et ne peut détacher ses yeux de la robe pâtisserie.

Manger. Mordre dans une part de camembert au lait cru tartiné sur un matelas de pain au levain farci de raisins secs. Vider un deuxième verre de morgon. Pivoter sur soi avec élégance. Traverser les petits salons en enfilade. Repousser au passage quelques chaises ayant été déplacées, les mettre dans l'alignement du mur, exactement. Se découvrir seule au milieu d'une vaste pièce sur un air de Vivaldi. Suspendue au plafond, une boule à facettes tourne au-dessus de la piste de danse encore déserte. Derrière un podium de fortune, s'affairant au classement de leurs disques, un couple d'animateurs endimanchés observe Anne et son assiette.

Se sentir gourde, presque divine.

Manger. Remplir la bouche.

Pourquoi Mathieu a-t-il invité Anne ? Pourquoi Anne accepte-t-elle les invitations de Mathieu ? Pourquoi ne réalise-t-elle pas sa vie ? Encore un peu de vin. Ivre, Anne est radieuse, impertinente. Débarrasser le plancher. Trop tard. Un couple d'amis qu'elle fréquentait avec Mathieu avant leur rupture s'approche d'elle. *C'est formidable que tu sois venue.* On s'excuse de ne pas avoir appelé depuis six ans sans chercher à justifier cette grossièreté. On insiste pour reprendre un numéro, on l'inscrit dans le calepin virtuel d'un téléphone mobile pour se donner bonne figure, surtout curieux de savoir si Anne mange les plats qu'elle cuisine dans son émission. *Et quand tu rates la recette, comment ça se passe ? Ce n'est pas trop lassant de cuisiner devant une caméra ?* Les amis de la mariée ont

pour Anne d'autres attentions ; ils observent la bête curieuse à distance.

Anne Darney.

Tache rouge incongrue sur la terrasse.

Un sourire vu à la télé.

Alors, c'est elle ? Tu vois, Pascal, tu ne voulais pas me croire. C'est elle, les fiches cuisine... Tu crois qu'elle connaît Robuchon ? Les chaînes sur le câble, c'est beaucoup regardé ? Pas sûr... Oh, elle a fait tomber son camembert.

L'assiette penche. La reposer sur le buffet, *pardon*, rétablir la pile de serviettes en papier, s'éloigner à reculons, rejoindre la réception de l'hôtel, demander d'une voix lisse que l'on appelle un taxi, patienter debout derrière un bosquet tout en enfilant sa veste.

– Vous attendez quelqu'un ?

Celui-là est sportif, à large carrure, dégarni, et il porte un costume gris clair mal ajusté.

– Ça vous dérange si je vous tiens compagnie ?

Gérard. Vendeur de cheminées. Joue au tennis le dimanche. Skie l'hiver. Une connaissance de la mariée. Gérard regarde souvent sa montre de grande marque. Du trivial. Du menu fretin. Du comme elle en mange. L'homme finit par jeter un chewing-gum dans sa bouche en souriant.

– Je vous raccompagne à Paris ?

Gérard, dossard 42.

Ne pas vomir dans la voiture dès la première accélération.

Une lumière crue traverse les persiennes. Le soleil est déjà haut derrière les immeubles de la rue Ledru-Rollin. Le drap-housse couleur amande est légèrement froissé, la couette aubergine repoussée au pied du lit. Anne est enroulée dans une serviette de bain humide, allongée en travers du matelas. Lorsqu'elle parvient à se lever, elle va d'abord vérifier que la porte d'entrée a bien été fermée. Ce ne serait pas la première fois que l'un de ses

joyeux amants sortirait de chez elle sans claquer suffisamment la porte, celle-ci battant toute la nuit sur le palier.

Anne s'est assise sur le rebord de la baignoire. Une odeur aigre provenant de restes de nourriture à moitié digérée enfle dans la salle de bains. Cette nuit, après le départ du vendeur de cheminées, Anne s'est sans doute levée. Elle aura titubé jusqu'au lavabo, se cognant aux meubles en bredouillant des excuses, elle aura glissé nue dans la baignoire, ouvert le robinet et tandis que l'eau coule sur sa tête, Anne aura laissé son estomac se vider.

Elle s'examine face au miroir accroché à un mur badigeonné de peinture abricot : hanches, fesses et ventre arrondis, on la croirait pétrie par un boulanger, dorée au jaune d'œuf. D'une adolescence sportive, Anne a conservé des seins fermes, des cuisses dures et des épaules de nageuse. Elle écarte légèrement les jambes, regarde son sexe.

Quelque chose de verdâtre est collé entre les poils de son pubis.

Tête basse, Anne grelotte.

En plus de sa carte de visite et d'un préservatif usagé trouvé dans les plis du canapé, le vendeur de cheminées dossard 42 a laissé son chewing-gum.

Ce ne fut qu'une cabane construite à la hâte au bord de l'étang dans la forêt. L'homme avait décidé de faire de sa vie un pamphlet. Sept jours après s'être marié à la fille d'une riche famille d'exploitants forestiers, Henry Rainbow avait quitté la future grand-mère de Bill pour assouvir dans les bois son désir de désobéissance civile. Le jeune homme qu'il était alors se refusait à une vie tranquille de désespoir, comme en connaissaient la majorité des hommes de son entourage, modestes ouvriers ou employés, fils d'immigrés et catholiques – à son image.

Henry Rainbow était né le 18 avril 1906 à San Francisco au milieu des ruines alors que cessait à peine le tremblement de terre. Comme la plupart des habitants du quartier, son père David Weils s'était porté volontaire pour aider à la reconstruction de la ville, s'improvisant charpentier. Il venait de tout perdre. La maison de famille, une demeure victorienne construite en 1878 et située sur Pacific Heights, avait été incendiée, et ses biens placés à la *Bank of the West* étaient partis en fumée. David Weils n'était pas du genre à baisser les bras et la naissance miraculeuse de ce fils le galvanisait. Mais le 29 avril, la façade d'une maison qu'il s'employait à consolider s'écroula sur lui. L'agonie dura trois jours. David Weils mourut sans avoir eu le temps de bâtir la moindre charpente.

Le petit Henry avait grandi auprès de sa mère dans une indigence et un climat de deuil presque palpables jusqu'à ce qu'un notable de la ville, Mr Howard

Rainbow Jr, séduit par le beau regard triste de la jeune femme, la demande en mariage. Comme beaucoup d'habitants traumatisés par le tremblement de terre, la famille Rainbow quitta San Francisco pour le comté de Marin, de l'autre côté de la baie. L'enfant prit le nom de son beau-père et put manger à sa faim. Mais cela ne corrigea pas chez lui ce profond sentiment de mal-être. À l'âge de 21 ans, exactement vingt et un jour après avoir épousé la fille unique de Mr & Mrs Wild, notables de Tiburon, Henry Rainbow tourna le dos à la civilisation.

Son beau-père dirigeait la succursale florissante de la *Bank of Sausalito* à Tiburon. Les ouvriers travaillant sur la ligne de chemin de fer y déposaient toutes leurs économies, contribuant à l'enrichissement de l'établissement. Howard Rainbow Jr avait donné à Henry un premier emploi de caissier et nourrissait à son égard de légitimes ambitions dans le milieu de la finance. Mais un jeudi à midi onze, Henry Rainbow quitta la succursale de la *Bank of Sausalito*. Sur son dos, le jeune homme portait un étrange paquetage préparé la veille contenant quelques conserves, une gamelle en fer-blanc, deux couvertures, divers outils, une lampe à huile et des allumettes. Henry Rainbow marcha jusqu'à la petite ville de Mill Valley, s'engouffra dans la forêt de séquoias qui l'entoure et disparut.

Il ouvrit les yeux sur la nature et les saisons, palpa la terre, étreignit le ciel, contempla les plantes et les bêtes. Chaque jour, il arpentait les bois, traçant des cercles s'élargissant depuis un étang situé au cœur de la forêt jusqu'au pied de la colline la plus escarpée. Au bord du plan d'eau, il construisit une cabane avec de la tourbe, des branchages et des feuilles de fougère. Le jeune ermite puisait l'eau dans le lit d'une rivière située à peu de distance de son repaire. Lorsque l'étang se refusait à la pêche, il mangeait des racines et des baies sauvages. Il confectionnait ses propres meubles en taillant dans la chair des arbres, utilisant les feuilles des roseaux pour

lier les pièces entre elles. Bientôt, il dut retourner à la ville pour y vendre des tabourets de sa fabrication et ainsi gagner de quoi acheter de la nourriture, du savon et du pain. On l'apercevait aussi sur les marchés du comté ; il y troquait le fruit de ses cueillettes contre des produits de première nécessité. C'est là qu'Envy Rainbow, sa jeune épouse, le croisa un dimanche. Dans ce visage couvert de poils de barbe, enfoui sous une frange de cheveux plus épais qu'une couverture de laine, elle reconnut son regard azur. Sans prononcer une parole, Envy Rainbow s'immobilisa, poussant devant elle un petit garçon de deux ans dont les yeux étaient aussi bleus que ceux de son père. Ainsi, Henry découvrit qu'il avait laissé derrière lui un fils dont il ignorait l'existence. Le grand-père de Bill décida alors que *son expérience de la beauté* était achevée. Il était prêt pour *le grand retour à la soumission de l'État*.

La cabane fut détruite par des pillards quelques mois plus tard, pendant la crise de 1929 – laquelle ruina l'établissement bancaire de Mr Howard Rainbow Jr. En 1945, Henry reconstruisit au même emplacement un bungalow tout en bois, aidé par son fils David. Il s'associa à son beau-père, exploitant forestier, et créa la première usine de fabrication de lambris. L'affaire devint prospère. Henry put ainsi acquérir, et pour une somme modique, la parcelle de terrain comprenant l'étang et les bois tout autour dans un rayon de quatre kilomètres. Trente ans plus tard, estimant qu'il en avait assez fait, Henry Rainbow cessa toute activité et se consacra essentiellement à la lecture et à la pêche.

Aujourd'hui, le terrain vaut une fortune. Bill en est l'unique héritier. Et après lui ses filles, Joan et Louisiana. Mais ni les jumelles ni leur mère ne veulent entendre parler de ce paradis des insectes rampants et volants sans eau courante ni électricité.

– Saleté !

Une trace rouge affleure sur la paume de sa main. Bill s'est brûlé avec la poêle à frire en jetant des tranches de lard fumant dans son assiette. Il y ajoute les champignons sautés dans l'huile d'olive, le persil et l'ail ainsi qu'une grosse tranche de pain. Lové sous un duvet d'oie rabattu de chaque côté de ses épaules, sous l'éclairage orangé d'un chandelier fabriqué avec des morceaux de bambou, il ressemble à un ogre. Bill ne voit pas pourquoi il raccorderait le bungalow au réseau électrique. Bill s'éclaire avec des lampes à gaz et des bougies. Pour l'eau, si la rivière est à sec, il suffit de remplir la citerne.

Après avoir remis du bois dans la cheminée, il a pris place sur l'un des fauteuils fabriqués jadis par son grand-père et garnis de coussins moelleux, l'assiette posée sur ses genoux. Les poils de sa barbe et de son torse prennent une teinte rousse devant les flammes. Dans trois minutes, il aura trop chaud. Le plancher en bois patiné brunit à la lueur des bougies. Une bouteille de cabernet sauvignon Beaulieu 1994 s'aère sur une table en bois massif, maculée de taches. Elle occupe le centre de la pièce. Le feu commence à ronfler et l'air tiédit à l'intérieur du bungalow. Au fil des années, Bill en a modifié l'aspect. Des objets décoratifs sont suspendus aux poutres peintes en blanc irrémédiablement noircies par la fumée des bougies. Sous la fenêtre donnant sur le plan d'eau, à gauche de la porte d'entrée que rehausse un fronton en bois lustré, une console à trois tiroirs est recouverte de zinc. Elle est garnie de pots de fleurs séchées, de vieux livres aux pages jaunies, et d'un gros radiocassette à piles datant des années 80. Dessous, des caisses en bois acajou servent de rangement pour les verres et les bouteilles. Une énorme cloche en verre soufflé semble ne plus avoir d'autre utilité que celle d'attirer la poussière. À l'opposé de la porte se trouve le coin cuisine encombré d'un meuble

d'office blanchi renfermant couverts, torchons et serviettes. Bill y a fixé une planche de chêne de huit centimètres d'épaisseur, utile pour la préparation des repas et la découpe de victuailles. Un étonnant hachoir et une antique balance en fonte remplie de fruits secs en assurent la décoration. Au-dessus, une échelle de meunier suspendue à l'horizontale permet d'accrocher ustensiles et paniers. Une cuisinière à gaz avec quatre feux vifs fait sa crâneuse sous une deuxième fenêtre aux rideaux découpés dans des draps de chanvre. Suspendues aux murs constitués de lambris, quatre lanternes à bougie font de craintifs points lumineux, éclairant quelques photos sépia de la forêt de Muir Woods encadrées d'ébène. Des tableaux sur bois datant du début du XX^e siècle représentant des visages d'hommes et de femmes de la région remplacent les portraits de famille détruits dans l'incendie de la maison sur Pacific Heights – ils auraient eu ici leur juste place. À droite d'un vieil évier en granit, une petite porte en bois de récupération mène à une chambre d'allure spartiate et à une salle de bains mansardée où dialoguent une baignoire en fonte et un petit meuble de toilette centenaire couvert d'une tablette en marbre gris. Le paradis pour un homme seul.

Demain, après avoir déjeuné d'œufs brouillés, toasts et café noir, Bill retirera les draps du lit, glissera les couvertures dans leur housse en plastique, et les enfermera dans la malle faisant office de table de nuit. Il ira nettoyer la fosse d'aisance installée derrière le bungalow, à l'extrémité du petit balcon qui cerne la bâtisse. Il cadennassera la remise où matériel de pêche et outils sont entreposés, barricadera les fenêtres et la porte. Il jettera un dernier regard à l'étang silencieux couvert de brume, remarquera l'inclinaison de plus en plus marquée du ponton blanchi de givre, apercevra peut-être un brochet prenant en chasse une proie et dessinant un « V » conquérant à la surface de l'eau verte. Enfin, à bord de son pick-up Chevrolet crème, Bill rejoindra la

route 101 pour la ville. L'hiver est presque là. Il fait de plus en plus frais chaque année. Depuis vingt-cinq ans, l'homme hâte son départ de plusieurs jours. L'âge n'arrange rien à l'affaire. Sa carcasse redoute l'humidité. Épisodiquement, Bill perd l'usage de son poignet droit. Trop douloureux pour tirer sur l'épuisette, pousser la brouette, charrier le bois, manier la hache et le couteau. Bientôt, il devra renoncer au bungalow.

Bill s'y prépare.

À chacune de ses visites.

Il s'apprête à ne plus revenir.

Mais ce coin, c'est chez lui. C'est sa terre, ses racines, son lieu de culte. Le symbole d'une tentative avortée de rébellion – mais une tentative tout de même –, celle d'un grand-père dont Bill a aimé jusqu'à l'odeur de la peau racornie sous le soleil, beatnik avant l'heure.

– Excusez-moi...

La femme vêtue de noir cache son visage dans une écharpe en mohair.

– C'est une rhino...

Les yeux larmoyants, elle s'explique, le virus atteint les sinus, un véritable emmerdement. Elle se penche pour extirper un mouchoir en papier de la boîte posée sur un guéridon à sa gauche. Anne lève les yeux, aussitôt éblouie par la clarté du jour résultant du Velux. Depuis le début de la séance, le vacarme d'un chantier trouble la quiétude du cabinet. Il couvre également le bruit incongru que fait la psychanalyste en se mouchant. La froideur du mobilier, l'étroitesse des fauteuils et la laideur des peintures abstraites accrochées aux murs de cette pièce mansardée n'étaient jamais apparues aussi clairement à la patiente. Anne n'en laisse rien deviner. Elle fait comme toujours. Anne se creuse la cervelle pour trouver quelque chose à dire. De quoi donner à manger à sa psychanalyste. Le mouchoir disparaît dans une poubelle en métal tressé.

– Voilà. Pardon. Je vous écoute.

Lundi, devant les caméras, en hommage à Marguerite Duras, Anne a cuisiné des *beignets de cervelle de veau crémeux safranés, gingembre et coriandre*. Mardi, sa grand-mère lui a expédié un cadeau en Colissimo. Hier, Anne a eu quarante ans. Demain, elle recevra un manteau cousu main par mamie, importable. Après-demain, son père lui téléphonera et lui expliquera, maladroit, la raison pour

laquelle cette année encore il a négligé d'appeler sa fille le jour de son anniversaire. Anne connaît une vie tiède et en devine l'issue – abrupte, avec un gouffre au bout. Elle est pour l'incinération. Pas question de léguer son corps à qui que ce soit. Ses organes égoïstes ne réjouiront pas d'autres âmes.

– Vous me parliez d'un buffet de fromages...

Anne se redresse dans le fauteuil crapaud où elle s'assied chaque semaine. Depuis le début de la séance, un sentiment de culpabilité l'effleure. Avoir l'âge de sa mère le jour de sa mort aura provoqué comme un frémissement – la tentation d'aller plus loin qu'elle. Alors que jusqu'à présent elle en tirait un plaisir presque sadique, parler bouffe à une psychanalyste dépressive et maigre lui semble soudain inutile. Le paquet de fric dépensé par Anne à l'occasion de ces séances en quête d'apaisement lui apparaît aussi indécent que ces parachutes dorés dont ont bénéficié les dirigeants des grandes entreprises aujourd'hui en faillite.

– Bien. On se revoit dans une semaine ?

Deux billets sortent du sac à main. Anne les pose sur le guéridon et se tourne vers la psychanalyste. Mais plutôt que de lui conseiller de faire des inhalations de thym pour astiquer ses sinus, elle ne dit rien. Anne se contente d'afficher son sourire. Le bruit d'un marteau-piqueur aurait, de toute façon, couvert ses mots.

Le vacarme des voitures rue de la Roquette fait écho à celui du chantier. Anne presse le pas. Devant un supermarché, alanguis sur le trottoir, trois types aux visages encrassés alignent des canettes de bière autour d'eux, dressant un rempart dérisoire contre le regard des passants. Anne pourrait, elle aussi, vider des bières à genoux sur un trottoir, effrayer les enfants d'un seul regard et insulter les femmes, hurler à tue-tête *On va tous crever ! On n'y croit plus, mec !* Mais elle a de l'éducation. Anne a su rester discrète sur sa déchéance et les

embarras du capitalisme. Elle sourit à ceux que la récession laisse de marbre – n’ont-ils pas un portefeuille d’actions Total ? – et assiste poliment aux noces d’un réalisateur qu’elle n’a su aimer. Depuis plus de vingt ans, elle porte en elle un souvenir de jeune fille, encombrante relique. Elle chemine avec l’appréhension d’aimer un autre homme que celui dont elle a reçu promesse, se borne à fréquenter le vulgaire pour se persuader qu’il n’y eut que ce garçon, et seulement ce garçon. Anne se satisfait d’êtres gentils ou bruts, vendeurs de cheminées spontanés, cameramen de bonne volonté, commerciaux chez Picard, promoteurs de la luzerne ou chefs anglais en goguette – tel Simon Hollow, *King of chocolate*. Un chef pâtissier au sexe bien dressé, toujours prêt à donner le meilleur de lui-même à une femme d’intérieur au tempérament déliquescent, rencontré sur le plateau des fiches cuisine à l’aube du nouveau millénaire. Ils avaient eu tôt fait de sympathiser, tablier contre tablier, les doigts dans l’appareil, cuisant un fabuleux gâteau. L’idylle avait poussé Anne à comprendre qu’elle n’avait plus de désir pour son époux et grand besoin de voyager en dehors de ses bras. Après avoir perfectionné son anglais, découvert l’Espagne, le Portugal, le Canada, le Japon et mordu Londres à pleines dents, Anne avait fini par lasser le pâtissier gourmand. Celui-ci avait une prédilection prononcée pour une certaine substance rarement utilisée en cuisine – à moins d’être confondue avec du bicarbonate – à laquelle Anne ne prenait aucun plaisir. La cocaïne avait sur elle des effets catastrophiques : passé le quart d’heure euphorique, la perception des choses se déformait en une grimace d’épouvante. Son psychisme lui révélait d’atroces figures dont elle ignorait jusque-là l’existence et la plongeait en enfer. Elle s’abstenait donc de côtoyer la démence, observant d’un œil singulier son partenaire renifler la béatitude et se jeter ensuite sur les placards de sa cuisine pour y choisir les ingrédients de son

prochain chef-d'œuvre, un cake à la carotte, gingembre et chocolat noir.

Après Simon, d'autres hommes sont venus gratter à la porte.

Anne ne pousse jamais le verrou.

Elle leur attribue plutôt un dossard numéroté.

La nudité d'un homme encourage la chimie de son corps.

Comme le beurre, elle s'étale, voluptueuse, sur le pain, fût-il de fabrication artisanale ou industrielle, craquant, ramolli, décongelé, fade ou trop salé.

À se vautrer dans la trivialité en descendant la petite colline de son existence, Anne espère finir K-O. Elle paye 70 euros par semaine pour se frotter à ce raisonnement obtus, gratouiller un peu là où ça blesse, confirmer la mollesse de son amour-propre et son attitude irresponsable.

Sur le boulevard Voltaire, le sentiment de culpabilité fait place à la torpeur. Anne respire avec des cailloux dans les poumons. Elle s'est arrêtée au milieu du trottoir, un embarras sur le cœur, bras décollés du corps, à côté d'un vendeur de crêpes dont les effluves mêlés de transpiration et de vanille chatouillent ses narines. Ses joues se contractent. Les épaules se tassent. Les muscles du dos se durcissent. En dépit de ses efforts, Anne ne parvient plus à sourire aux passants qui se retournent sur elle.

Je reviendrai en France pour toi, Anne.

Daniel est là, contre son visage.

Daniel, solennel comme un bourreau en habits neufs.

Quelqu'un la bouscule, elle reprend sa marche. Anne passe devant les baies vitrées d'un *McDonald's* puis s'engouffre dans la station de métro.

Je reviendrai te chercher, Anne.

Daniel, tout en haut de la pente.

Il s'agrippe à sa bouche, colle à sa langue, vieux mensonge.

Ayant rejoint le quai, Anne disparaît dans la première voiture. Cachée derrière une mèche de cheveux, elle s'est ratatinée sur un strapontin. Les passagers de la rame la remarquent à peine. Les âmes éplorées sont légion dans le métropolitain, surtout en période de crise économique. Seul, en première page des journaux dépliés au-dessus de leurs genoux, le visage serein du président des États-Unis fraîchement élu semble appeler l'espoir.

Dans un an, deux ans, je serai là.

Ses canines s'offrent encore son âme en friandise.

Daniel est toujours incrusté, bien au chaud, dans son cerveau.

Décembre 1984.

Anne avait seize ans.

Le deuil qu'elle n'a jamais fait.

Comment effacer tant d'années de culte spontané ? Anne connaît la réponse. Elle a déblayé le terrain au cours des séances de thérapie. Anne sait où ranger Daniel. Avec les boulettes de poisson cachées au creux des joues que papa obligeait à recracher dans l'assiette puis à avaler. Elle pourrait aussi bien le noyer, le ranger avec sa peur de plonger dans la piscine devant les autres élèves et de sentir la culotte de maillot de bain à l'élastique trop lâche glisser le long des jambes jusqu'aux pieds. À l'aide d'une perforatrice, elle pourrait creuser deux trous dans son dos, le glisser dans le classeur de *la vie passée*, après *les maîtresses de papa* et avant *la mort de maman*. Mais bon sang ! pourquoi se débarrasser d'un souvenir dont on est pleinement investi ? Anne a tou-

jours préféré finir suspendue au comptoir d'un bar de la rue Oberkampf plutôt que de réfléchir à tout ça. Longtemps, la simple pensée de Daniel la protégeait contre les rigueurs de l'existence. Comme la petite fiancée d'un soldat parti à la guerre, elle s'accrochait au silence, y percevant l'écho d'un serment de retour glorieux.

Je reviendrai te chercher, Anne.

Mais quelque chose a changé.

Anne a beau chercher, elle ne trouve plus sa nourriture. Rien n'émane désormais de ce souvenir étioilé. Seulement un haut-le-cœur et la conscience du ridicule.

Anne a quarante ans.

Le dernier âge de sa mère.

Anne va bientôt mourir.

Et ce qui la bouleverse, ce qui semble monter en elle comme un bouillon a la couleur d'une euphorie.

Santa Rosa pose les mains sur ses hanches pour mieux toiser Bill, comprimé sur la banquette du *diner's*, la casquette suspendue à un crochet fiché dans le mur derrière lui. Il est entré un peu avant l'averse. Son pick-up est garé devant la baie vitrée. De son siège, Bill peut surveiller la porte d'entrée, le parking et Brighton Avenue. Sous le porche aux larges moulures qui longe la façade et penche légèrement sur la gauche, plusieurs citrouilles disposées sur des bottes de paille souhaitent la bienvenue aux surfeurs venus défier les vagues à Bolinas. Vestiges de la fête de Halloween, des potirons en terre cuite remplis d'épis de blé décorent les tables en Formica. De fausses toiles d'araignée et des guirlandes en papier crépon orange et noir s'accrochent encore aux luminaires. Du blues folk seventies sort des haut-parleurs dissimulés dans le faux plafond. Le *diner's* est une des rares maisons victoriennes à avoir résisté au tremblement de terre de 1906. Les photos en noir et blanc sur les murs sont là pour en témoigner.

– Vous voulez savoir si on a encore de la tarte ?

Un sourire ouvre la joue droite de Santa Rosa, rehaussant quelques rides poudrées. La serveuse accompagne la réponse d'un clin d'œil. Bien sûr qu'il reste de la tarte aux pommes et aux amandes pour Bill. Il y a toujours un beau morceau de tarte pour celui qui s'arrête au *Old Aloes Coffee*. Elle sait y faire avec la clientèle, Santa Rosa. Avant de rejoindre Sausalito, Bill fait le détour par la route de Stinson Beach au moins

quatre fois par an vérifier que son mari sale toujours autant la purée, émoussillé par les formes de son épouse. C'est un Indien de la région de Napa Valley. Son *sourdough bread* et sa soupe crémeuse aux fruits de mer sont splendeurs.

– Elle sort du four. Sacré veinard !

La serveuse griffonne quelques mots sur un carnet minuscule. La blouse vert pomme à col ovale et à manches courtes recouvre les énormes fesses de Santa Rosa, formant un pli saillant à la taille. Ses jambes rondes et nues sont fichées dans des chaussures thermoformées aux semelles épaisses. Réunis en chignon derrière la tête, les cheveux roux blanchissent aux racines, dessinant des serpentins jusqu'au ruban qui maintient la coiffure. Santa Rosa porte sa ville d'origine en sautoir, gravée en lettres d'or sur une médaille posée à la naissance des seins. Elle est du coin car ailleurs, « c'est toujours trop loin et sûrement pire ».

Bill regarde s'éloigner la femme du patron tandis que dehors, des grêlons chétifs frappent la baie vitrée. Souvent, sur le chemin du retour, le temps se gâte. Un bon prétexte pour faire une halte au *Old Aloes Coffee*. Bill trouve toujours meilleure mine à Santa Rosa au retour de son pèlerinage biannuel au bungalow qu'à l'aller. Comme si la perspective de lui servir son dernier repas donnait à la serveuse l'amertume d'un café trop réchauffé. C'est idiot ! Comment saurait-elle ? Bill n'est qu'un type du coin en mal de dépaysement, un sexagénaire barbu oxydé par un divorce, sans doute un de ces fonctionnaires qu'on aurait gentiment poussés à la retraite pour leur éviter les humiliations infligées à ceux qui ne maîtrisent pas les nouvelles technologies ou ont trop forcé sur le bourbon.

– Tenez. Régalez-vous !

L'assiette glisse jusqu'à Bill. La tarte est tiède, les amandes grillées juste ce qu'il faut, le parfum du fruit et du sucre caramélisé se mêle à celui du café. Un pot de

crème fraîche est posé contre l'assiette. Santa Rosa remplit la tasse de son client. Elle pince les lèvres, se demande si elle peut poser sa petite question – celle qui la turlupine depuis que Bill fréquente son palace.

– Dites... Vous seriez pas flic, vous ?

Bill n'est pas du genre à faire la conversation. Mais Santa Rosa et Tom font partie de son maigre univers, alors il peut bien prêter attention à ce qu'ils disent. Il se sent un peu chez lui sur cette banquette au velours patiné. Avec le temps, elle s'est autant déglinguée que sa carcasse. Et puis un Indien qui écoute du Bob Lenox dans sa boutique tout en flattant les fesses de sa femme chaque fois qu'elle passe derrière le comptoir, c'est émouvant comme un premier flirt. Santa Rosa recule d'un pas en tenant sa cafetière à hauteur d'épaule. On pourrait croire qu'elle contemple un tableau.

– Y a que les flics pour s'asseoir à cette table.

Bill hausse les épaules avec un bref sourire. Il retire sa vieille veste en daim fourrée.

– Va savoir, lâche-t-il.

– C'est la moins confortable. Elle est en plein courant d'air.

La cuillère de Bill plonge dans la tarte. La serveuse sort un chiffon de la poche de sa blouse et nettoie une goutte de café tombée à côté de la tasse de Bill. Elle glousse, puis ajoute d'une voix forte, à l'attention de son mari :

– J'ai l'œil. Hein, Tommy ! Ma sœur, elle dit que je devrais écrire des thrillers.

La tarte est un délice. Un pâtissier pareil, on devrait le béatifier. Ça glisse au fond de la gorge comme sur un toboggan. Un bref instant, le visage de Bill s'est éclairé. Il articule :

– Du moment que Tom ne lâche pas son tablier.

Santa Rosa pousse un bref soupir et dodeline de la tête tout en rejoignant les cuisines.

– C'est pas avec un Indien pareil que je verrai du pays !